



Le Jeu des ombres

Texte **Valère Novarina**

Mise en scène **Jean Bellorini**

Collaboration artistique **Thierry Thieû Niang**

Direction musicale **Sébastien Trouvé**

PRESSE

• **Le monde** • Dimanche 25 – lundi 26 octobre 2020 • Par Fabienne Darge

La chair des mots contre les morts

« Le Jeu des ombres » a ouvert la Semaine d'art en Avignon vendredi 23 octobre (...)

(...) on se laisse captiver, sans se poser trop de questions, par la grâce de la poésie scénique, de l'atmosphère qui se crée sur le plateau. (...)

• **Journal La Terrasse** • Lundi 30 octobre 2020 • Par Agnès Santini

LE JEU DES OMBRES

(...) Le Jeu des Ombres compose une ardente pérégrination, accompagnée par de merveilleux comédien, chanteurs et musiciens. Le divin chant d'Orphée réinventé, L'Orfeo sublime de Monteverdi et la langue de Novarina qui caracole composent un alliage de toute beauté.

Art ô combien présentiel, le théâtre résonne ici de toute sa liberté performative, s'aventurant dans des territoires autres que ceux où la langue raisonne, où la langue dit. Nous sommes dans un endroit étrange, entre deux mondes, entre le plateau et ses dessous, entre les vivants et les morts qui se retrouvent, s'interrogent, se révoltent, se mêlent, se taquinent... Se regardent au risque de se perdre à jamais, (...)



La chair des mots contre les morts

« Le Jeu des ombres » a ouvert la Semaine d'art en Avignon vendredi 23 octobre

THÉÂTRE

AVIGNON - envoyée spéciale

Quelle fut étrange, cette soirée d'ouverture de la Semaine d'art en Avignon, vendredi 23 octobre.

Avignon en octobre, sans ce soleil du midi qui découpe le monde en contours nets, sans le plein air, sans la Cour d'honneur du Palais des papes, Avignon en automne, sous une pluie fine et sous couvre-feu. Mais Avignon quand même, le théâtre retrouvé : les trompettes de Maurice Jarre ont bien retenti avant que ne commence le très beau spectacle signé par Jean Bellorini, ce *Jeu des ombres* au titre évocateur, qui fut applaudi longuement et avec ferveur, à l'issue de la représentation.

À l'origine, *Le Jeu des ombres* devait faire l'ouverture du festival, début juillet, dans la Cour d'honneur du Palais des papes, un festival qu'Olivier Py, son directeur, avait voulu placer sous le signe d'Eros et Thanatos – les dieux grecs de l'amour et de la mort –, bien avant que l'on entende parler d'un nouveau virus mortel. La mort et l'amour baignent ce spectacle inspiré par le mythe d'Orphée et Eurydice et dont Jean Bellorini a commandé le texte à Valère Novarina, notre plus grand

poète dramatique vivant. Pour Novarina, « la plus profonde des substances, la plus miroitante, la plus précieuse des étoffes, la très vivante matière dont nous sommes tissés, ce n'est ni la lymphe, ni les nerfs de nos muscles, ni le plasma de nos cellules, ni les fibres, ni l'eau ou le sang de nos organes, mais le langage. La langue est notre autre chair vraie ». Et chez lui, ce langage semble lui-même un organisme vivant en perpétuelle effervescence, re-composition, arborescence, prolifération, recréation.

Le drame dans le langage

Autant dire que c'est une relecture très libre du mythe que livre l'auteur. L'histoire d'Orphée allant chercher Eurydice aux enfers, pour la perdre à nouveau, est une nouvelle occasion de mâcher la chair de la langue, de pétrir et repétrir la glaise des mystères de la vie et de la mort, de la création et du néant. Cette partition poétique, Jean Bellorini l'entrelace avec des extraits de *L'Orfeo*, de Monteverdi, chantés en direct sur la scène, qui recentrent en douceur ce *Jeu des ombres* vers le voyage d'Orphée et Eurydice.

Cet alliage, auquel s'ajoutent des chansons populaires ou foraines, aurait pu donner un spectacle banal. Et pourtant, on se laisse

captiver, sans se poser trop de questions, par la grâce de la poésie scénique, de l'atmosphère qui se crée sur le plateau. Un plateau qui est comme une bouche d'ombres, le noir sous-sol des enfers qu'éclairent des dizaines de servantes, ces lampes sur pied qui veillent, la nuit, sur les théâtres déserts. Un plateau plongé dans la nuit que traverse un rail de feu – image splendide –, flammes des enfers ou de la création, tandis qu'Orphée chante son amour perdu, par la voix divine du jeune chanteur Ulrich Verdoni.

Bien sûr il ne faut pas chercher ici de personnages et de dialogues

au sens classique du terme, et d'histoire à raconter. Le drame est dans le langage, dans la musique, dans la manière dont le spectacle lui-même fait opérer l'art et la poésie comme principes de vie face à la mort, sans jamais forcer sur le message, qui pourrait être lourdement appuyé dans le contexte actuel. Ce qui est mis en acte, sur le plateau, c'est la création d'un monde par la parole, une parole magnifiée par la musique, la lumière, le mouvement – le chorégraphe Thierry Thieu Niang colabore à la mise en scène.

Ivresse de la perte

Il est, ce drame, dans la « chair parlante » qu'est l'homme, qui crée le monde en le nommant, fragment par fragment, couleur par couleur, lieu, créature, brindille ou caillou. Une « chair parlante » dont la représentation exacte est le comédien de théâtre. Et ces comédiens, ici, sont merveilleux, ils arrivent à rendre extraordinairement vivante et concrète cette langue de Valère Novarina. François Deblock et Karyll Elgrichi caressent avec un charme fou leurs figures d'Orphée et Eurydice, ils dansent avec la mort, elle avec sa robe de mariée, lui avec son costume dessiné à même la peau comme un squelette. « J'irai tracer au compas la

On se laisse captiver, sans se poser trop de questions, par la grâce de la poésie scénique, de l'atmosphère qui se crée

limite qui est invisible entre naître et n'être pas », dit-il. « Je vais fermer les paupières du monde », dit-elle. Les morceaux de bravoure langagiers ne manquent pas, comme celui, étourdissant, qui voit l'acteur Marc Plas énumérer une flopée de conceptions de Dieu, de saint Augustin à Antonin Artaud en passant par Serge Gainsbourg ou Hubert-Félix Thiéfaine. Valère Novarina glisse la sienne, au passage : « Dieu est la quatrième personne du singulier. »

En contrepoint, Aliénor Feix chante, merveilleuse elle aussi, cette musique céleste de Monteverdi. Où est le monde des morts, où est celui des vivants ? Quel est ce monde où les vivants ne sont que des ombres ? Le spectacle de Jean Bellorini se rapproche doucement de nos rivages actuels. Alors qu'il s'achemine vers la fin de son

poème dramatique, Valère Novarina se lance dans de longues listes d'herbes, d'arbres, d'animaux, où apparaît notamment un pangolin, qui était venu se glisser dans son texte bien avant que cet étrange animal écailleux ne s'invite dans l'actualité.

Mais cette ivresse accumulative du langage, alors, semble avoir changé de nature, comme si elle était devenue une ivresse de la perte. La parole de ce mangeur « de la chair de l'arbre qui fait parler » qu'est Novarina n'est plus là pour créer le monde, ou se délecter de sa richesse inépuisable, mais pour faire revivre ce qui n'est plus, ou risque de ne plus être. « La mort n'a rien à dire », affirme, à un moment, un de ces forains de la métaphysique. Tout est dit ? Peut-être pas, puisqu'on est encore là pour le dire. ■

FABIENNE DARGE

« *Le Jeu des ombres* », de Valère Novarina (Editions P.O.L., 272 pages, 17 euros). Mise en scène : Jean Bellorini. Semaine d'art en Avignon, La FabricA, jusqu'au 30 octobre, à 17 h 30. Tarif unique 15 euros. Puis tournée jusqu'à fin mai 2021, notamment : du 7 au 22 novembre au Théâtre Les Gémeaux de Sceaux, et du 14 au 29 janvier 2021 au TNP de Villeurbanne



Karyll Elgrichi, lors de la répétition générale du « Jeu des ombres », le 22 octobre, à Avignon. CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE

LE JEU DES OMBRES

EN TOURNÉE (FUTURE...) / DE VALÈRE NOVARINA / MUSIQUE CLAUDIO MONTEVERDI / MISE EN SCÈNE JEAN BELLORINI



Initialement destinée l'été dernier à la Cour d'honneur et à son impressionnant mur de pierre, la pièce commandée par Jean Bellorini à Valère Novarina fut reprise dans le cadre de la Semaine d'art en Avignon, une belle réussite arrêtée vendredi 30 octobre par le reconfinement. *Le Jeu des Ombres* compose une ardente pérégrination, accompagnée par de merveilleux comédiens, chanteurs et musiciens. Le divin chant d'Orphée réinventé, *L'Orfeo* sublime de Monteverdi et la langue de Novarina qui caracole composent un alliage de toute beauté.

©© Christophe Raynaud de Lage Le Jeu des Ombres

Art ô combien *présentiel*, le théâtre résonne ici de toute sa liberté performative, s'aventurant dans des territoires autres que ceux où la langue raisonne, où la langue dit. Nous sommes dans un endroit étrange, entre deux mondes, entre le plateau et ses dessous, entre les vivants et les morts qui se retrouvent, s'interrogent, se révoltent, se mêlent, se taquinent... Se regardent au risque de se perdre à jamais, comme lorsqu'Orphée le vivant, le désirant, malgré lui se retourne vers Eurydice, l'aimée qu'il est venu chercher au-delà du Styx au royaume des morts. Commandée par Jean Bellorini à Valère Novarina, cette réécriture totalement libre du mythe d'Orphée et Eurydice célèbre cette faculté humaine d'exprimer hors de soi encore et encore un rapport fougueux au monde, à la vie, à la mort – « *un état nul, stagnant* » -, à Dieu, si malmené et si invoqué. Profuse, organique, exubérante, la langue jaillit et habite le plateau de son entêtement, de sa liberté brute étrangère à toute dictature de la pensée. Qu'importe la perplexité que génère le flot du langage, avec ses insistances et longueurs, l'essentiel se tient ailleurs, dans les fulgurances, les surgissements, les folles inventions, le vertige des énumérations, l'humour vif, la poésie qui caracole, les corps qui jouent... Et bien sûr la musique, dirigée par Sébastien Trouvé. Chacun peut s'en saisir, laissant voguer son imaginaire.

Le feu de la vie plus que le feu de l'enfer

L'un des premiers spectacles de Jean Bellorini fut l'adaptation en 2008 d'un acte de *L'Opérette imaginaire*. Douze ans plus tard, il orchestre cette nouvelle partition novarinienne de main de maître, accompagné par d'excellents comédiens, musiciens et chanteurs, dont des complices de longue date ou de jeunes pousses issues de la Troupe éphémère du TGP de Saint-Denis. Ils sont tous magnifiques. Leurs costumes sont signés Macha Makeïeff. *L'Orfeo* de Claudio Monteverdi, que le metteur en scène a mis en espace en 2017 dans la basilique de Saint-Denis sous la direction de Leonardo García Alarcón, fut une porte d'entrée dans le mythe. « *La musique panse le monde. Le verbe le déchire.* » dit Jean Bellorini. Il est vrai que la musique et le chant révèlent dans ce voyage lumineux au pays des ombres leur pouvoir enchanteur, immédiatement accessible, qui peut « *apaiser les tourments et enflammer les cœurs froids* ». La mise en scène rend justice à la beauté facétieuse de la langue, à ses rebondissements étonnants, elle allie magnifiquement les multiples effets du théâtre et de la musique. Dans la carcasse d'un piano troué un corps se faufile et prend la parole, des dessous de la scène s'élève un invité-surprise, du chaos s'impose un chant d'amour : une force poétique poignante se dégage de ces mouvements. Les lumières splendides que Jean Bellorini a façonnées évitent toute sensation d'artifice, telles cette forêt de servantes comme des gardiens de nuit ou cette sublime ligne de feu, diagonale éphémère qui se consume et disparaît. Le théâtre est ici l'espace d'un rêve fragile, loin du réel et de ses agents désignés.

Par Agnès Santi

A PROPOS DE L'ÉVÉNEMENT

Le Jeu des Ombres >>> du Samedi 23 octobre 2010 au Jeudi 29 octobre 2020 / Avignon

Initialement programmée aux Gémeaux à Sceaux du 6 au 22 novembre 2020, la pièce se trouve comme nous tous confinée.

Spectacle vu à La FabricA à Avignon lors de la Semaine d'art en Avignon.

À lire *Le Jeu des ombres*, publié chez POL. *Les Quatre sens de l'écriture*, chez Hermann.